

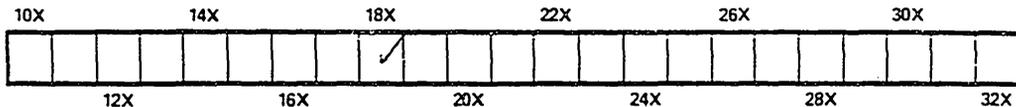
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [29] - 60 p.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc.. have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc.. ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.



LES
Annales Teresiennes

PUBLICATION MENSUELLE

VI^e ANNÉE — 2^{me} LIVRAISON

OCTOBRE, 1891



ON S'ABONNE : Chez M. le Gérant des *Annales* au Séminaire de Sainte-Thérèse, et chez M. J. M. Valois, Libraire, No. 1626, Rue Notre-Dame, Montréal.

SAINTE-THÉRÈSE :
BUREAU DES "ANNALES TERESIENNES."

LES ANNALES TERESIENNES

6^{me} ANNÉE — OCTOBRE, 1891 — 2^{me} LIVRAISON

SOMMAIRE

SONNET, PAR M. LE JUGE ROUTHIER. — LE 10ÈME ANNIVERSAIRE DE L'INCENDIE. — VISITE DE MGR. GROUARD. — LE SAUVAGE. LA ST-ÉDOUARD, CAUSERIE. — A PROPOS D'HUITRES, BLUETTE. PETITE CHRONIQUE D'OCTOBRE. — NOTES DU MOIS. — PLACES DE SEMAINE. — UN MOT DE MENTOR.

(Pour les "ANNALES TÉRÉSIENNES.")

Sonnet.

A cette époque, où la nature
Triste, se prépare à mourir,
Les fleurs de la littérature
Sont les seules qu'on puisse offrir.

Petit journal, dont la lecture
A le don de me rajeunir,
Pour ma jouissance future
Puisses-tu longtemps refleurir !

Il est vrai que—triste mystère !—
Parmi les choses de la terre
Tout meurt ou s'efface à moitié ;

Mais dans le cœur, précieux livre,
Deux sentiments peuvent survivre—
Le souvenir et l'amitié.

A. B. ROUTHIER.

QUÉBEC, Novembre 1891.

Le 10ème Anniversaire de l'incendie

A mesure que cette date du 5 octobre 1881 s'éloigne dans le passé, elle devient moins sombre et les souvenirs qu'elle rappelle ont moins d'amertume. Nous nous habituons à n'y voir plus que l'aurore des jours meilleurs où nous sommes. Et pourtant ce qu'il y eut d'angoisses dans cette première heure de la catastrophe, nous le savons, nous qui étions là, qui l'avons vu, qui l'avons senti.

L'incendie éclatait à midi comme un coup de tonnerre. Au premier signal, dès la première alarme, on vit bien que la situation était désespérée : le feu était déjà le maître ; oui, le maître de la maison. Il ne restait plus qu'à lui disputer quelques lambeaux du mobilier. Et encore cette occupation effarée du sauvetage dût-elle cesser bientôt devant la flamme envahissante. Nous n'avions plus dès lors qu'à suivre en spectateurs les dernières péripéties du drame lugubre. Nous étions donc là devant cet immense brasier, dans cette demi-nuit que la fumée formait au-dessus de nos têtes, sous cette pluie de cendre et d'étincelles que les rafales d'un vent tempestueux promenaient aux alentours. Nous étions là, immobiles, muets de stupeur, les yeux secs, mais le cœur déchiré. Ce pauvre cœur tenait par tant de fibres au vieux foyer, au sol où il avait poussé de si profondes racines !... Et qui de nous, en voyant s'abîmer dans les flammes l'œuvre de tant de labeurs, d'efforts, de sacrifices ; qui de nous ne croyait assister à l'effondrement même du séminaire ?... C'était l'heure du découragement : elle dura toute cette après-midi qui fut sombre comme la mort. Le soir, quand nous nous trouvâmes réunis sous le toit hospitalier de ces bonnes Dames de la Congrégation, nous ressemblions à des naufragés lancés à la mer sur une épave sans boussole ni gouvernail... Mais je me trompe, la boussole y était, je veux dire notre foi

en la Providence,...et le gouvernail y était de même puisque notre évêque était présent. Aussi, ce fut ce même soir que la reconstruction du séminaire fut décidée. Un mois après, le 2 novembre, on posait les premières pierres de la fondation, et vingt mois plus tard, le 26 juin 1883, le nouvel édifice était inauguré. Nous pouvions inscrire au frontispice de cette maison nouvelle : *Quod incendium delevit, restituit Religio et Patria*. Nous pouvions dire à cette foule d'anciens élèves et d'amis accourus de toutes parts à cette fête de notre résurrection* :

“ Si nous arrivons sitôt au terme de notre épreuve,
 “ si, vingt mois à peine après l'incendie, nous
 “ retrouvons déjà le foyer qui assure l'existence du
 “ séminaire de Sainte-Thérèse, nous le devons à la
 “ sympathie qui nous a prodigué les bonnes
 “ paroles et les secours efficaces. Nous le devons,
 “ messieurs nos anciens élèves, messieurs nos amis
 “ et nos bienfaiteurs, nous le devons à la prompte
 “ initiative, au concours incessant, aux efforts et
 “ aux sacrifices de votre charité.
 “ Que dirai-je de cette charité, sinon qu'elle a été
 “ grande comme les cœurs qui l'inspiraient, grande
 “ comme les besoins qui l'imploraient ? Au milieu
 “ des cendres et des pierres calcinées, seuls restes
 “ de la vieille maison que vous avez connue et
 “ aimée, vous êtes heureux et fiers de voir cette
 “ maison nouvelle et vous nous félicitez de ce que
 “ vous appelez notre œuvre... Mais non, messieurs,
 “ cette œuvre n'est pas la nôtre, puisque d'autres
 “ que nous en ont inspiré l'idée et assuré l'exécu-
 “ tion. L'âme de ce grand ouvrage, le souffle puis-
 “ sant qui a ranimé ces ruines et fait reflourir la vie
 “ au sein même de la mort, c'est votre piété filiale,
 “ c'est votre dévouement à l'*Alma Mater*, et si ces
 “ murs avaient une voix, ils rediraient eux-mêmes
 “ quelles mains ont rassemblé et fourni les pierres

* Que l'on me pardonne de me citer ici moi-même.

“ qui les composent. Mais ce que vous ne dites
“ pas vous-mêmes, ce que vous ne pouvez pas dire,
“ c'est à moi de l'exprimer ; c'est mon droit, c'est
“ mon devoir, c'est aussi la meilleure joie de cette
“ fête que de pouvoir vous offrir cette expression
“ solennelle de notre reconnaissance.

“ Et pourtant, je ne croirais pas avoir rempli
“ toute l'étendue de ce devoir, si je ne faisais pas
“ remonter notre reconnaissance jusqu'à la source
“ première d'où nous vient le bienfait. Dans cette
“ résurrection que nous fêtons aujourd'hui, il y a
“ plus que le travail de l'homme, plus que l'éner-
“ gique dévouement de nos amis, plus que la
“ charité féconde de nos bienfaiteurs. Il faut y
“ voir l'action manifeste de la Providence, de cette
“ même Providence qui a créé et qui conserve le
“ peuple canadien. Nos institutions sont des
“ organes vitaux dans notre corps social ; elles sont
“ la source où s'alimente et se renouvelle cette sève
“ de vie nationale par laquelle nous sommes catho-
“ liques et Français. Et comme elles tiennent au
“ cœur et aux entrailles du peuple canadien, elles
“ en partagent la destinée qui est de naître et de
“ grandir au milieu des obstacles. Aucun genre
“ d'épreuve ne leur est épargné, mais la main qui
“ les frappe est la main qui les guérit. Les coups
“ qui semblaient devoir les abattre ne font que les
“ secouer pour les asseoir plus solidement et leur
“ faire pousser des racines plus profondes dans le
“ sol canadien. Il faut reconnaître à ces traits
“ l'action providentielle. C'est ainsi que se poursuit
“ à travers notre histoire l'accomplissement du plan
“ divin, que la vénérable Marie de l'Incarnation
“ avait saisi, il y a deux siècles, et qu'elle signalait
“ avec tant de précision. Dieu conduit tout en ce
“ pays par des voies secrètes et mystérieuses qui
“ déroutent tout calcul humain, mais dont l'issue
“ nous révèle toujours une providence pleine
“ d'amour et de sollicitude à l'égard du peuple
“ canadien.”

C'était bien elle, en effet, cette admirable et tout aimable Providence qui nous avait conduits à cette maison nouvelle. Elle y entra avec nous pour nous épargner la gêne et les ennuis d'une première installation, et aujourd'hui nous y voyons partout les effets touchants de sa sollicitude à notre égard : ce mobilier de nos chambres ; ces statues, ce chemin de la croix, cette lampe de notre chapelle, cette cloche du règlement... Notre bibliothèque était presque vide : je n'ose pas dire qu'elle regorge aujourd'hui, mais vide, non, elle ne l'est plus. Un seul instrument de physique — une machine pneumatique, veuve encore de ses accessoires — avait été sauvé de l'incendie : autour de ce noyau, en un jour, d'un seul coup, tout un cabinet s'est formé, plus riche que l'ancien. Un désir nous tenait au cœur, celui de remplir la promesse, faite au lendemain de l'incendie, de construire un oratoire à saint Joseph sur l'emplacement de l'ancien collège : mais ce désir d'accomplir un devoir sacré n'avait d'égale que notre impuissance à le faire. Un ancien élève, dont la munificence est discrète autant que féconde, a bien voulu nous donner à lui seul tout le corps de l'édifice projeté ; d'autres se sont associés à lui pour compléter l'intérieur, et voilà comment nous voyons se dresser sur son tertre verdoyant, avec ses aigrettes, son faite aigu, sa croix dorée, ce gracieux octogone qui doit perpétuer un triple souvenir de reconnaissance : St Joseph, M. Ducharme, l'ancien collègue !

Cette date du 5 octobre, anniversaire d'un jour sinistre, a donc ses joies comme ses tristesses et la moindre de ces joies n'est pas assurément celle que nous éprouvons à remplir le double devoir de notre gratitude : louer, bénir, remercier le Dieu tout-puissant et tout miséricordieux qui est le premier auteur de notre résurrection ; remercier ces bien-faiteurs qui ont été les instruments visibles de sa providence à notre égard. Pourquoi faut-il que ma voix ne puisse arriver à ceux d'entr'eux qui sont

couchés dans la tombe ! Mais Dieu sait leur rendre dans une vie meilleure le bien qu'ils nous ont fait.

* *
* *

Les dix années qui viennent de s'écouler, grosses d'évènements pour le séminaire de Ste-Thérèse, mettent en pleine lumière la loi de son existence. Né du sacrifice, il doit se développer dans l'épreuve et grandir à travers les obstacles. Mais c'est aussi la destinée de toutes les grandes institutions religieuses de notre pays. Comme elles, notre séminaire porte le cachet des œuvres que Dieu garde parce qu'il les a fondées. Donc, malgré les soucis de l'heure présente, nous pouvons marcher confiants vers l'avenir et laisser toujours à Celui qui envoie l'épreuve, le soin d'y mettre un terme à l'heure et de la manière qu'il voudra.

Pour moi, s'il m'est permis de dire toute ma pensée, dans les pages de notre histoire qui se déroulent depuis dix ans, non seulement je vois à l'œuvre la Providence particulière qui veille sur nous, mais je découvre plus manifeste et plus active que jamais la main dont Dieu se sert pour nous protéger. C'est la main que notre sainte Thérèse voyait aussi dans ses affaires et qu'elle signalait en ces termes : " Je pris pour avocat et pour protecteur le glorieux saint Joseph, et je me recommandai très instamment à lui. Son secours éclata de la manière la plus visible. Il m'a toujours exaucée au-delà de mes prières et de mes espérances. Je ne me souviens pas de lui avoir rien demandé qu'il ne me l'ait accordé... Je conjure ceux qui ne me croiront pas d'en faire l'épreuve. Ils verront par expérience combien il est avantageux de se recommander à ce glorieux patriarche et de l'honorer d'un culte particulier." Nous qui avons fait cette expérience, nous irons donc où sainte Thérèse nous conduit : à Joseph ! Comme il sait nos besoins, qu'il soit aussi le confident de nos

désirs, de nos vœux, de nos espérances ; et qu'il nous permette de trouver dans ses faveurs passées le gage de faveurs nouvelles.

Pour ma part, c'est appuyé sur le bras de saint Joseph que j'aime à regarder l'avenir de ce séminaire, et cet avenir se dore à mes yeux de légitimes espoirs. J'y vois cette maison de Sainte-Thérèse assise sur des bases plus solides encore, assurée désormais contre les vicissitudes qui pourraient mettre en péril son existence, allégée de ce fardeau lourd comme le plomb ou plutôt comme l'airain, *ces alienum* ; affranchie des soucis quotidiens du *struggle for life* qui gênent le mouvement, ralentissent le progrès : oui, notre *Alma Mater* allégée, affranchie, libre enfin de poursuivre sans entraves ses glorieuses destinées !

Ce que je vois encore dans cet avenir doré, c'est la transformation de notre chapelle si humble, si petite, si insuffisante ; c'est un sanctuaire plus digne de l'hôte divin que nous avons le bonheur de posséder, un foyer meilleur pour la piété de nos élèves, une enceinte plus vaste où, à nos bonnes fêtes, la famille du dehors puisse se joindre à la famille du dedans pour louer, bénir, glorifier ensemble le Dieu de la résurrection et de la vie !

J'avais commencé ce travail sous la forme de souvenir historique : je vois qu'il se termine comme une prière. Pourquoi n'y mettrais-je point le dernier mot de la prière : Amen !

A. NANTEL, PTRF.

VISITE DE Mgr GROUARD

Lundi, 5 octobre, nous recevions la visite de Mgr E. Grouard, évêque d'Ibora, nouveau titulaire du vicariat apostolique de l'Athabaska-Mackenzie.

Monseigneur Grouard, sacré évêque le 1er août dernier est déjà un vieux missionnaire dans cette

extrême région du Nord-Ouest, où il recueille la succession du regretté Monseigneur Faraud, évêque d'Anémour. Agé de cinquante-deux ans, il en a passé près de trente dans les plus laborieuses missions du pôle nord, au milieu des misérables Montagnais et des sales Esquimaux. Devenir évêque de ce territoire immense, inorganisé, à peine habitable, c'est bien le *bonum opus* par excellence, avec la vie toute de sacrifice et d'immolation continuelle qu'il impose.

Monseigneur Grouard est né au diocèse du Mans, France, en 1840. Il y fit ses études et y reçut les ordres mineurs. Passé au Canada, en 1860, il termina sa théologie au grand séminaire de Québec où son souvenir est resté vivace. Ordonné prêtre en 1862 par Mgr Taché, il partit aussitôt pour le Nord-Ouest où il entra dans la congrégation des Oblats en 1864.

Dans la soirée, Monseigneur voulut bien voir les élèves. Le président de l'Académie, A. Robillard, lui présenta l'adresse suivante :

A Sa Grandeur Monseigneur Emile Grouard, évêque d'Ibora, Vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie.

MONSEIGNEUR,

En souhaitant la plus cordiale bienvenue, en présentant notre humble hommage de félicitations au nouvel évêque du Vicariat apostolique de l'Athabaska - Mackenzie, qu'il nous soit permis d'exprimer à Votre Grandeur le vif sentiment de respect et de profonde vénération dont nous sommes pénétrés pour votre personne.

Quam speciosi pedes evangelizantium! Nous ne pouvons oublier, en effet, que sous les livrées de l'épiscopat se cachent les mérites du missionnaire, portant depuis longtemps tout le fardeau du ministère épiscopal le plus laborieux, vivant depuis de longues années loin des douceurs de la

civilisation, au milieu d'un peuple ignorant et grossier, privé souvent des moyens nécessaires de subsistance et subissant peu à peu ce martyre à longue échéance qui rend si beaux les membres de l'apôtre, si vénérables ses cheveux blanchis.

Monseigneur, les travaux que vous avez accomplis, les fatigues que vous avez éprouvées au service de vos pénibles missions ne sont pas restés ensevelis dans les solitaires et froides régions témoins de vos labeurs. Plus de vingt années de longues courses à travers les plaines glacées du cercle polaire, plus de vingt années de sacrifices et de privations de toutes sortes pour obéir à la belle et symbolique devise du religieux de Marie Immaculée : *Evangelizare pauperibus misit me*, ont trouvé place dans l'histoire. Elles sont là pour ravir notre admiration et pour exciter dans nos âmes un plus grand respect et un plus grand amour pour la vie et les travaux des hommes de Dieu.

La vocation apostolique si noble, si lucrative pour les choses du ciel, y en a-t-il parmi nous, y en a-t-il beaucoup qui y soient appelés ? Nous voudrions pouvoir l'affirmer et répondre en grand nombre au vœu exprimé par Notre Seigneur : envoyer des ouvriers vers la moisson déjà mûre si abondante et qui va périr. Veuillez croire du moins, Monseigneur, à l'intrépidité de nos jeunes cœurs, à la vivacité et à l'ardeur de notre foi. Car il me semble être l'interprète fidèle de quelques âmes choisies parmi nous, en disant : "Où, si j'étais appelé à la vie apostolique, la brebis que je ramènerais au bercail, je voudrais qu'elle fût la plus éloignée, la plus délaissée ; j'irais avec joie et courage enseigner les doctrines saintes et pures du Christ à ces pauvres âmes enchaînées dans les liens cruels de la barbarie et du vice. Et, fort des grâces de ma sublime vocation, je voudrais être du nombre de ces lions de la tribu de Juda, de ces géants de l'apostolat, s'immolant tout à Dieu dans l'amour de Jésus-Christ et par le cœur immaculé de Marie. O.M.I."

Puissent ces nobles aspirations, fécondées par votre bénédiction, Monseigneur, produire des fruits abondants pour l'extension du royaume de Dieu et la glorification de son saint nom !

Bénissez en même temps nos travaux et nos peines d'écoliers, bénissez nos études et soyez assuré du concours de nos prières et des sentiments de notre filiale affection.

LES ÈLÈVES DU SÉMINAIRE DE STE-THÉRÈSE.

Monseigneur répondit en ces termes : *

Je vous remercie, mes chers enfants, des bonnes paroles que vous venez de m'adresser et encore plus des bons sentiments qui sont contenus sous l'enveloppe de ces paroles.

Il y a, dans votre adresse, des paroles qui ne resteront pas sans effet, je l'espère, et j'ose croire que, parmi vous, il y a des enfants missionnaires. Sur les vingt-cinq pères qui sont avec moi dans les régions glaciales, il s'en trouve de très âgés et plusieurs sont presque épuisés. J'en ai laissé un au pôle Nord, qui y vit depuis trente et un ans. Il faudra bientôt les remplacer, c'est parmi vous peut être que le bon Dieu a choisi ces remplaçants. J'espère qu'après les bonnes études que vous faites ici, quelques-uns deviendront des Oblats de Marie Immaculée. Déjà un bon nombre sont sortis de cette maison pour venir partager nos travaux. Mais je ne veux pas vous tromper ; je vais vous faire connaître nos missions telles qu'elles sont.

Le pays que nous habitons s'étend du 55^e degré de latitude nord jusqu'au 70^e, c'est-à-dire près de la mer glaciale. C'est un pays immense, très peu peuplé. Si les sauvages y étaient plus nombreux, ils ne pourraient point subsister, ils seraient dans l'obligation de se dévorer les uns les autres. Heureusement que les lacs renferment beaucoup de

* Sténographié par M. Bernard, élève de philosophie.

poissons et qu'on parvient, à la chasse, à tuer quelques rennes, des caribous, des orignaux, mais ces gens-là deviennent de plus en plus rares. Comme ils ont de bonnes jambes, ils se sauvent à l'approche du chasseur et vont se cacher dans les steppes infranchissables qui bordent l'océan glacial. Il arrive souvent que malgré leur grande habileté à la raquette, nos sauvages passent tout un hiver sans en tuer un seul.

Pour nous, missionnaires, nous n'avons jamais de pain ; ce mot n'est même pas connu dans les langues du pays. — Lorsqu'il s'est agi de traduire en sauvage le *Pater noster*, il a fallu remplacer ces mots : " donnez-nous notre pain quotidien," par ceux-ci : " pourvoyez à notre nourriture de chaque jour." — Nous essayons de cultiver quelques petits jardins autour des missions ; mais Dieu qui voit toutes choses, même le fond de nos estomacs, trouve que nous deviendrions trop gourmands, et le plus souvent, ne permet pas que nos patates arrivent à maturité. Quand elles sont grosses comme des marbres, deux ou trois gelées les anéantissent complètement. Nous n'avons plus alors qu'à tendre des rêts dans nos lacs qui sont très poissonneux, et nous pourvoyons ainsi à notre subsistance.

Les sauvages se nourrissent de viande sèche, quand ils ont eu la chance de tuer quelque gibier. Ils coupent la viande de caribous en petites lanières très minces qu'ils font sécher au soleil ou au-dessus de la fumée. Ces lanières deviennent très dures ; ce sont de véritables semelles de bottes. On les attache par paquets et on les laisse traîner dans les loges. Les sauvages s'en servent même comme de sièges ; cela pourrait passer s'ils avaient toujours des culottes, mais la plupart du temps, ils n'en ont point. Que cela ne vous surprenne pas. Les sauvages sont accoutumés à supporter toute la rigueur du froid. Dans les grandes neiges seulement, avec une espèce de pagne autour des reins,

ils ont deux étuis appelés mitasses pour y mettre les jambes ; une lanière les retient à la ceinture. Quand nous les voyons marcher ainsi à l'air et que nous leur disons : " Vous devez avoir froid, pourquoi ne mettez-vous pas de culottes ? " ils nous répondent : " Pourquoi ne mettez-vous donc pas votre nez dans un étui ? "

Voici quelques détails sur notre manière de voyager. Avec quatre chiens attelés à un traîneau qui porte notre bagage et nos provisions, nous marchons des journées entières à la raquette à travers les immenses plaines de neige. Dans ces longs voyages, nous n'avons pas d'hôtellerie, pas même de maison, il faut coucher à la belle étoile. Nous campons d'ordinaire près des touffes d'arbres afin de nous procurer plus facilement du bois sec pour faire du feu. Quand nous sommes installés, notre première occupation c'est de faire le thé, car il n'est rien comme le thé pour nous remettre de nos fatigues et nous disposer à continuer notre voyage. C'est avec de la neige fondue que nous échaudons notre thé. — La première fois que j'en vis faire, je levai le couvercle de la chaudière, et je vis l'eau toute couverte d'une espèce de graines noires. Pourriez-vous deviner ce que c'était ? C'étaient des crottes de lièvre. Cette graine échappe à notre vue lorsque nous ramassons la neige dans les alentours de notre campement. Le sauvage qui m'accompagnait prit une branche de sapin et écuma ces crottes en ayant soin pourtant d'en laisser une bonne douzaine. Puis il jeta une pincée de thé et le breuvage était prêt à boire.

Après avoir creusé un trou dans la neige avec nos raquettes, nous allumons un grand feu. Il faut avoir pour cela la précaution de se faire une grande provision de bois. Le froid est quelquefois si grand que vous vous rôtissez la figure pendant que le dos vous gèle. Et si vous voulez vous retourner pour vous chauffer le dos, il vous faut vous frotter le nez pour l'empêcher de geler. Ce n'est pas bien gai

quand il y a 45 à 50 degrés de froid. Les sauvages d'ordinaire habituent leurs chiens à venir s'asseoir à leurs pieds et à leur tête ; c'est un avantage, car ces chiens les réchauffent de leur propre chaleur.

Mais comme récompense de toutes ces fatigues, vous voyez des sauvages qui vous écoutent, qui désirent se convertir et qui demandent que vous les prépariez au baptême. Ces sauvages sont heureux de voir arriver le prêtre. La confession ne leur est pas pénible du tout. Quand ils voient un prêtre, ils lui tendent d'abord la main, puis ils lui demandent aussitôt de les confesser.

Plus au nord, sur le cercle polaire et près de la mer glaciale, se trouvent les Esquimaux, dont l'évangélisation est plus difficile. Je fis un voyage dans ces régions l'été dernier ; je suis arrivé là le vingt juin. Le soleil ne se coucha pas pendant quatre semaines. La première fois que je vis cela je me perdais et je me demandais si c'était aujourd'hui ou demain. Pour nous reconnaître, il nous faut avoir un cadran solaire. Tous les jours, vers minuit, le soleil baisse un peu et il marque que nous passons au lendemain. Les Esquimaux sont d'assez beaux hommes et de bonne taille, contrairement à ceux du Labrador qu'on dit être très petits. Ils ont de la barbe et en sont fiers. Lorsqu'ils me virent, moi, si barbu, ils se pressaient autour de moi pour me caresser la barbe de leurs mains crasseuses. C'était une manière de manifester leur admiration et leur joie. Les Esquimaux portent une tonsure comme la nôtre ; et ce qu'il y a de plus drôle encore, c'est que les femmes portent les cheveux dont leurs maris se sont dépouillés. J'en ai vu qui avaient d'énormes chignons sur la tête.

Ils me paraissent ne connaître ni Dieu ni diable. Ils adorent seulement le soleil. Ils bâtissent leurs demeures en glace. Ils superposent les uns sur les autres des blocs de glace, ferment les joints avec la neige qu'ils arrosent ensuite, et le tout devient

une masse de glace solide. Ils portent toujours un couteau à la main. On entre dans leur demeure par un petit corridor demi-circulaire très bas qui nous force à ramper ; à l'entrée de ce corridor une porte se referme sur vous, puis une autre est à l'entrée du seul appartement. La chaleur est ainsi conservée, car ils n'ont pas de quoi se chauffer. Pour tout fourneau, il n'ont qu'une lampe dont la mèche est faite de quelques brins de mousse et qui s'alimente avec du gras de baleine. Ils n'ont pas d'autre lumière pendant leur longue nuit de deux mois. Ils se nourrissent avec de la chair de baleine qu'ils conservent avec tant de négligence que cette nourriture devient toute pourrie en quelques jours. C'est d'ailleurs une condition nécessaire pour qu'ils la mangent avec plaisir. Ils recueillent aussi l'huile de baleine dans des outres ; mais avant de la boire, ils la laissent fermenter jusqu'à ce qu'elle soit gâtée. Alors une tasse de cette huile est pour eux ce qu'un verre de whisky est pour un ivrogne. Vous devez facilement vous faire une idée de ce que doit être leur haleine et l'odeur qu'on respire dans leurs demeures.

Voulez-vous savoir la manière de compter des Esquimaux ? Pour signifier le nombre 5, ils montrent les cinq doigts d'une main ; 10, les doigts des deux mains ; 15, les dix doigts et cinq orteils ; 20, les dix doigts et les deux orteils. Quand ils ont épuisé leurs propres ressources, ils s'approchent d'un voisin et montrent ses doigts ajoutés aux leurs et ainsi de suite.

Les Esquimaux ont comme nous l'usage du tabac, mais ils ne fument pas de la même manière. D'abord ils ont des pipes dont le tuyau est aussi gros que la tête. Ils mettent une certaine quantité de poil, à travers lequel la fumée s'introduit dans le manche de la pipe. Ils n'envoient que la première bouffée de fumée ; ils avalent les autres. Après quelques instants, ils sont comme pleins de fumée et se trouvent dans un état pénible. Vous

les voyez faire mille contorsions pour renvoyer cette fumée qui leur sort par la bouche et par le nez. Après un peu de repos, ils sont prêts à recommencer. Si nous nous permettons de leur faire des observations sur leur manière de fumer, ils nous répondent : " Mais à quoi vous sert-il vous autres, blancs, de fumer et de renvoyer la fumée ? "

Les habits sont les mêmes pour les hommes que pour les femmes avec cette seule différence que la peau qui recouvre les femmes est un peu plus grande. Quand les femmes des Esquimaux sont devenues mamans, au lieu d'emballoter leurs bébés dans des corbeilles de mousse, comme on fait chez les autres sauvages, elles se le placent sur le dos à l'intérieur de leur vêtement.

Du reste, les Esquimaux sont fiers d'eux-mêmes et se croient le premier peuple du monde. Sur ce point, ils partagent la manie des Anglais, des Français et même des Canadiens. Chacun a son orgueil, n'est-ce pas ?

Une chose qui n'est pas un des moindres obstacles au progrès de la religion, c'est que les Esquimaux n'ont point de mémoire pour retenir les instructions du missionnaire. Maintes fois j'ai fait apprendre le signe de la croix à des femmes, et le lendemain elles revenaient sans en savoir un seul mot. Ils se souviendront bien d'un autre côté d'avoir vu un chien avec une tache blanche sur la tête ou le bout de la queue noir.

Comme vous le voyez, il y a beaucoup à faire et il faut du courage vraiment pour entreprendre la conversion de ces pauvres sauvages.

A ceux qui ne viendront jamais dans ces régions lointaines travailler à la vigne du Seigneur, je demande au moins de vouloir bien prier pour nous ; Dieu saura les en récompenser.

Le Sauvage.

Encore une fois nous avons vu et entendu un apôtre des multitudes sauvages du lointain Nord-Ouest : c'est le vénérable évêque, Mgr Grouard, vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie.

Plus d'un missionnaire déjà nous a tracé quelque esquisse de la vie sauvage. Monseigneur ajouta des traits vraiment nouveaux à cette peinture encore inachevée.

Le sauvage, il me semble que je le connais maintenant ! Est-ce bien un homme ?

Non, J. J. Rousseau, n'a pas eu l'avantage d'apprendre de la bouche de ces rares mais fidèles témoins de l'apostolat les réalités hideuses de la vie sauvage. Autrement, cet ennemi de la société aurait-il préconisé cette condition de l'homme avili dans un style aussi séducteur ?—Mais, on le sait, sa mauvaise éducation et sa vanité extrême l'avaient jeté dans l'isolement. Vivant sans amis, sans famille et sans patrie, il ne connut de la société que les devoirs fâcheux ; partant il devint misanthrope.

Venons-en de nouveau à notre sujet. Sans doute, ne rejetons point le témoignage des Pères missionnaires, les sauvages dans leur conversation ont des réflexions pleines d'esprit, et dans leur vie, parfois, des actions d'héroïques vertus. Ces perles de l'esprit ou du cœur, chez eux, demeurent comme les débris d'une grandeur foudroyée. Ce sont des monuments, ils attestent que cet être, hélas ! dégradé est une âme en ruine, un dieu tombé. Mais l'ensemble de leur vie, ferait douter s'ils sont êtres doués de raison, ou s'ils ne doivent, de préférence, être classés parmi les animaux excellents. Leur intelligence fermée est presque réfractaire aux lumières de la civilisation, l'esprit humain sommeille. Se déclare-t-il ? c'est par les raffinements donnés aux instincts qui dominent et entraînent. Dans sa nourriture, le sauvage est ignoble et dégoûtant ; comme ces oiseaux sinistres

qui vivent sur des cadavres, il boit et mange la pourriture et la fange.

Non, ce n'est pas la société qui a dépravé l'homme ! Seulement elle n'a pu le défendre efficacement contre tous ses instincts de perversion. C'est pourquoi, aux influences salutaires mais insuffisantes de la société civile, Dieu qui connaît bien l'homme, voulut ajouter les énergies admirables de la société religieuse qui est l'Eglise du Christ.

Jean-Jacques fut donc très mauvais philosophe ; faux, tout-à-fait faux fut son esprit comme l'étaient son caractère et son cœur. En pleines lumières du christianisme, son œil ne découvrit point les voies de la régénération de l'homme.

Pour moi, je rends grâce au ciel de m'avoir fait naître et grandir dans l'une et l'autre société. L'une, la civile, me permet de vivre des jours écoulés dans la paix, de jouir aussi des douceurs du foyer domestique et d'honorables amitiés ; l'autre, la religieuse, par sa doctrine révélée et par ses grâces dont les sacrements sont la source sacrée, élève mon cœur et ma raison à la hauteur de mes immortelles destinées.

SILVIUS.

LA ST-EDOUARD (13 Octobre)

CAUSERIE.

La fête d'un saint a toujours je ne sais quoi de grandeur, de joie, d'espérance qui repose l'âme et le cœur. C'est que, de là-haut, ces héros de la vertu soulèvent un coin du voile qui cache à nos regards le bonheur du ciel. Sur la terre ils ont souffert ; ils ont résisté sans faiblir aux assauts de l'enfer, de la chair et du monde. La mort fut pour eux la délivrance ; la vie éternelle qu'ils possèdent, est leur triomphe. Ce sont nos devanciers, ils nous attendent au ciel, et nous aident ici-bas de leur puissante protection.

Edouard le confesseur fut grand parmi les hommes, il était roi ; plus grand encore aux yeux de Dieu, il était juste. C'est un saint : à ce titre surtout, son nom a bravé les siècles, sa mémoire remue et touche les cœurs. Dans l'exil, la persécution, le malheur, il bénit toujours la main qui le frappait ; parvenu au trône de ses ancêtres, au milieu des splendeurs et des plaisirs de sa cour royale, il sut garder sa foi, demeurer chaste, pieux, charitable. Nous l'admirons, nous le prions.

Cette fête me reporte aux jours d'antan : il fait si bon de se souvenir ! Je ne suis point un vieillard, tant s'en faut ; on ne manque pas de me le crier tous les jours, et sur un haut ton. Pourtant, o jeunesse, tu n'es plus pour moi qu'un vain songe !

C'était donc dans ce bon vieux collège, hélas ! bien complètement disparu. Nous donnions la première représentation du beau drame, " Edouard le Confesseur," d'un auteur que vous connaissez tous, *Johannès Johanné*. Mgr de Montréal Edouard Charles Fabre était présent. Il était venu féliciter l'auteur, je suppose, et aussi, j'aime à le croire, encourager nos efforts ; de tout temps, la jeunesse a trouvé en lui un protecteur, un père. Je faisais mes débuts comme acteur, et je me sentais tout fier. Pensez donc, paraître sur la scène devant un évêque, devant ce grand public ; et tout ce monde le suspendre à mes lèvres, le faire rire, le faire pleurer : quel rêve ! Comment je rendis le rôle d'Alfred que l'on m'avait confié, je ne puis le dire : une nuit noire a couvert tout cela, respectons-la. Tout de même je me rappelle fort bien avoir été, une soirée durant, le frère de St-Edouard ; et j'étais véritablement ému lorsque, blessé par le fer de l'assassin, brûlé par le poison, entre ses bras, béni par lui, je rendais le dernier soupir. Je voudrais bien finir ainsi, lorsque la mort viendra tout de bon, étendre sur moi sa main glacée.

Depuis lors, Dieu a bien voulu m'admettre au nombre de ses lévites ; et c'est un Edouard qui,

faisant sur moi l'onction sainte, m'a ouvert les portes du sanctuaire : jour béni qui ne s'oublie pas. Cet Edouard est le même que, jeune acteur, j'avais vu à Ste-Thérèse, Mgr Edouard Charles Fabre, depuis Archevêque de Montréal, vers qui s'en vont aujourd'hui nos pensées, nos vœux, l'hommage de notre reconnaissance, l'expression de notre filial attachement. St-Edouard a dû entendre notre prière. Par sa puissante intercession, Dieu veuille rendre longues et heureuses les années du premier pasteur de ce diocèse, et lui faire trouver dans l'amour et la soumission de ses enfants la récompense de son zèle et de ses labeurs !

Ici, à Ste-Thérèse, je vis entouré d'Edouards. La plupart sont jeunes ; ils n'ont sans doute qu'à vivre un peu, pour devenir des saints comme leur saint patron. Il en est un, cependant, qui a déjà vu couler plusieurs printemps. Il a consacré sa jeunesse et consacre aujourd'hui son âge mur à la prospérité de l'*Alma Mater*. Beaucoup l'ont vu à l'œuvre, travaillant à la formation de l'esprit et du cœur de nos jeunes gens, tout entier à la tâche souvent ingrate de professeur, enseignant tour à tour latin, grec, littérature, sciences et que sais-je encore ?... En dépit du labeur ardu des années passées, il sait encore tenir d'une main ferme le timon des études. Donc il a tout droit à notre estime, à notre affection que nous lui donnons volontiers. Mais pourquoi nous impose-t-il en outre la tâche de lui offrir nos condoléances ? Nous sommes attristés vraiment, de cette ennuyeuse maladie qui le confine à sa chambre. Est-ce St Edouard qui lui envoie cette épreuve ? Sont-ce les microbes qui se vengent de leur implacable ennemi ? Quoiqu'il en soit, nous demandons à St-Edouard de tuer tous les microbes de ce vilain érysipèle. Après l'épreuve, cet autre Edouard, s'il n'a pas de trône à posséder sur la terre, trouvera du moins toujours subsistantes l'affection de confrères qui compatissent à ses souffrances et le dévouement d'élèves qui désirent son rétablissement.

ARISTE.

Un chapitre ou l'on passe du grave au léger à propos d'huitres.

Les parents, les amis des élèves, les étrangers visitant le collège s'arrêtent avec complaisance au 2ème étage, sur la galerie qui regarde vers le midi. C'est qu'ici le coup d'œil est beau. A nos pieds la cour où les grands se livrent à ces jeux bruyants et *saxons*, s'il faut en croire nos oreilles ; le bocage qui l'encadre et forme enceinte, jette sur l'ensemble un air de recueillement et de bien être ; au fond, dans le lointain, presque à l'horizon, les deux cimes du Mont-Royal qui peuvent bien dérober à nos yeux les magnificences de la riche cité, mais non pas la fumée vomie par les grandes cheminées de ses manufactures toujours en activité. Ensuite la vue se repose au-delà de la haute clôture blanche, à l'extrémité de l'ancien verger ; un édifice tout neuf attire notre attention avec ses quatre étages, son toit mansard et son brillant clocher et l'on demande ce que c'est. C'est un hospice.—Il est bien tranquille, bien silencieux. Oui, les vieillards et les orphelins n'y ont pas encore élu domicile, et les bonnes religieuses qui doivent en prendre soin se font attendre.

Lorsque je contemple cette belle et grande maison, toujours ma pensée se reporte à quelques mois, quelques années en arrière pour en faire revivre le fondateur. Car cet hospice est dû à la générosité d'une noble et religieuse famille. Son chef était un brave citoyen, un grand chrétien. Lui-même a surveillé les premiers travaux de son œuvre et il se réjouissait à l'idée que bientôt il viendrait passer ses heures de loisir au milieu des pauvres auxquels il préparait un abri. Un coup soudain mais non imprévu l'a emporté alors que l'édifice n'était pas à moitié fini. Si l'on n'a point gravé son nom sur le frontispice, c'est que l'humilité de M. F. Drapeau ne l'a pas voulu ; mais son souvenir reste dans les cœurs. Les amis ne sauraient oublier cet homme

si bon, si simple, si tranquille. Il aimait pourtant à se divertir dans l'intimité en s'abandonnant à des amusements naïfs et du vieux temps. Que de bonnes parties à "brisque ou atout"! Que de crêpes cuites à point ou brûlées! L'hospitalité dans la famille Drapeau était si grande, si aisée. A ce propos je désire recueillir dans les *Annales* le souvenir d'une soirée charmante *in rei memoriam*. Il s'agit d'un gouter aux huîtres. Pour donner du relief à mon récit et comme un air des *Métamorphoses* d'Ovide, un cachet d'antiquité, je l'intitule:

L'OLYMPE EN LIESSE.

Les dieux bons et puissants qui habitent l'Olympe et ne se fatiguent pas trop à gouverner le monde, finissent par être blasés de l'embroisie, ce fameux nectar! Ils envient parfois les festins des mortels et parfois se mêlent à eux pour savourer leurs mets.

Dernièrement sous la forme de MM. les directeurs et professeurs de certain collège, profitant des ombres semi-obscurcs d'une nuit brillamment éclairée par la belle Phœbé, cette capricieuse fille de Latone, Hécate aux enfers, Diane dans les forêts, ils se faufilent dans une charmante famille de mortels chez qui la vertu et le travail unis à une simplicité antique font fleurir le bonheur.

La dame de céans, le sourire aux lèvres, accompagnée de Marcelline, la fille à sa sœur où à son frère, reçoit sur le seuil ses hôtes. Elle allège leurs épaules de leurs manteaux épais. Comme la brise souffle du Nord, elle approche les fauteuils du poêle qui chauffe au galop: cet indigne remplaçant de nos cheminées vieilles comme le monde!

Déjà les amis voisins étaient réunis, car la renommée, messagère rapide et fidèle à ne rien taire, envoyée par la noble épouse au Seigneur Fabien Drapeau, avait annoncé l'arrivée de ces mollusques, enfants de la mer, joyeux dons des ondes.

Les Immortels déguisés se mêlent aux humains,

prennent part à leurs divertissements, et emportés par le plaisir font un tapage assourdissant.

Pan, qui veille aux troupeaux et aux labours, se croit en pleine campagne et fait *pan, pan*, sur la table des jeux. Il se croit encore à briser des noix longues avec des cailloux sur les rochers qui lui servent d'enclume et de marteau.

Vulcain qui penche toujours à droite lui tient tête, cogne plus fort. Une espèce de petit Cupidon, tantôt Apollon au piano, tantôt *lutin* auprès d'Hercule au torse vigoureux, parle, chante, rit, turlupine, est la coqueluche de tout le monde. Jupiter lui-même sourit, tient en besace ce clignement d'yeux et ce mouvement de son chef qui fait trembler l'univers ; il regarde avec bonheur le gros et grand Saturne qui lui a succédé au gouvernement du monde.

Les mortels ignorant la dignité de leurs hôtes se livrent à une joie simple et familière, mais toujours de bon ton. Le temps fuit. Bientôt les tables se dressent, les huîtres s'amoncellent, les instruments piquants sont auprès.

Confondus, mêlés, les humains et les dieux en badinant, en fôlatrant, en devisant ouvrent les huîtres succulentes et les engloutissent par centaines dans leurs vastes estomacs.

Cependant la noble hôtesse, cette Baucis moderne remarque que Saturne, ce bon père qui dévore ses enfants en dirigeant l'univers, n'ose goûter les mets salés. Son doute il craint de voir se renouveler le repas d'Eucalion qui avait eu l'audace de rassasier la faim de ses hôtes avec des membres humains rôtis et parfumés. Aussitôt la bonne Dame appelle une de ses nymphes et ordonne de servir à l'étranger sobre et à elle-même la bouillie blanche faite avec le lait aux enfants et les biscuits des vieillards édentés et d'y cacher quelques mollusques, agréables au goût.

Les heures fugitives, en chantant, en dansant avaient parcouru la plus grande partie du méridien

céleste. La fille de Latone, chassant le lièvre dans les forêts du ciel, s'était éloignée. La nuit invitait les mortels à oublier leurs travaux et leurs soucis dans le sommeil. Alors les dieux remercient les maîtres de la maison, saluent les lares du foyer et reprennent le sentier qui conduit au palais céleste.

Comme les simples humains, les dieux pacifiques et puissants ont souvent des envies de *ginguer*. Il leur prend des démangeaisons de jouer à l'enfant. Parfois loin des regards indiscrets, au crépuscule du soir, lorsque le soleil a plongé ses coursiers dans les ondes occidentales, sur les collines, au bord des grands bois, sur un verdoyant gazon, ils prennent leurs ébats.

Aussi, cette nuit, Jupiter voulut disputer la palme à la course, mais à la course élégante. Gambadant, sautillant, il arpente les trottoirs, défie ses compères. Rien de plus hygiénique, rien de mieux pour permettre aux âmes des huîtres de s'envoler de leur divin abdomen.

Vulcain, comme son Sosie Mercure, aime les tours. Il fait un signe à Appollon qui sifflait encore entre ses dents l'air de "Sentinelle, ne tirez pas, c'est un oiseau de France," et empruntant la langue poétique d'Horace, il s'écrie : "*Scabies occupat extremum.*"

Tous deux prennent un chemin de traverse, s'enfoncent sous les érables sombres et sans feuilles, lancent leurs roseaux par-dessus le rempart qu'ils escaladent avec la légèreté d'un caribou ; ils longent le mur latéral d'un temple dont le toit métallique renvoie au loin les rayons étincelants de la lune. Ils se hâtent. Le jeune Apollon ou plutôt Cupidon ne peut allonger ses jambes, mais il multiplie ses petits pas, en retenant son haleine et en étouffant le *rire fou* qui le prend à la vue des enjambées de son compagnon de route ; en même temps il adresse à sa mère Venus une prière pour qu'elle lui ouvre les portes du palais.

Les premiers donc ils gravissent les marches de

l'escalier, les premiers ils franchissent les seuils. Ils s'empressent de déposer leurs manteaux et laissent ouverts leurs appartements illuminés. Ils simulent une rentrée accomplie depuis longtemps, par une promenade lente, comme celle des sages dans les champs élyséens. Puis voilà. Cupidon composera un poème sur ce sujet, Apollon le mettra en vaudeville. En attendant Vulcain rit dans sa barbe absente. Jupiter exalte les prouesses de la tribu des sauteurs, surtout les exploits de son *sagamo*.

Je voudrais adresser ce récit à mes amis de l'Olympe. S'il vous plaît, l'adresse de Minerve ? — Vous l'ignorez ! Alors que faire ? Eh bien adressons toujours. — “ Minerve — Olympe — Poste restante.” Au petit bonheur !

S. ROULEAU, PTRE.

PETITE CHRONIQUE

A la chapelle — Comme les années passées, le mois d'octobre s'ouvre sous les auspices et avec les bénédictions de la très sainte Vierge. Quel gage de succès pour l'année ! Tous les soirs, à la chapelle : invoquer Marie, chanter ses litanies, prier avec plus de ferveur à la demande du Souverain Pontife, en union avec l'univers chrétien et sous le regard immédiat de Jésus-Eucharistie.

Regina sacratissimi rosarii, ora pro nobis ! S'adresser à Marie, c'est pour arriver à Jésus. Jésus, ici-bas, est dans le Très-Saint Sacrement. il y est en personne, c'est là qu'il faut aller. Il faut communier, communier souvent : “ *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis* ” (Joan. VI, 54). Appuyé de ce texte, M. H. Cousineau, dans une série de courtes mais solides instructions, prêche aux élèves la communion fréquente. Quelles en sont les raisons ? 1o l'excellence et la fin de l'Eucharistie ; 2o le désir de Notre Seigneur manifesté par la parabole

du festin ; 3o la doctrine de saint Thomas sur l'Eucharistie ; 4o la possibilité de la communion fréquente pour l'écolier, et sa grande efficacité pour la formation de l'esprit, du cœur, du caractère, de la volonté ; 5o les témoignages de saint Ignace d'Antioche, saint Basile, saint Chrysostome, saint Ambroise, saint Cyprien, saint Bonaventure, saint Philippe de Néri, saint François de Sales.

Allons à Jésus : il est la seule voie, la vérité, la vie. Allons à Jésus par la communion fréquente, quotidienne même : *quotidie peccas, quotidie sume*, dit le Catéchisme Romain en citant saint Augustin.

A l'étude, en classe — Le travail a repris tout son aplomb. A la bonne heure ! Qu'il le garde pendant les neuf mois qui restent encore. Il n'y a pas à craindre que la matière fasse défaut. L'application à l'étude et en classe a donné satisfaction durant ce mois. Il s'est même rencontré une semaine où le registre de la *retenue* (le croiriez-vous ?) est resté page blanche. Aux dernières lectures de notes, plusieurs devoirs, particulièrement en rhétorique, ont mérité l'inscription au cahier d'honneur. Ceci est de bon augure et nous aimons à l'écrire surtout quand l'exemple vient de haut : *Exempla trahunt*. En philosophie, le 30, en présence de M. le Supérieur et de M. le préfet des études, il y a eu soutenance. — *defendente* V. Gaudet, *objiciente* V. Thérien, — sur la thèse suivante : "*Essentiae rerum non pendent a libera Dei voluntate.*"

Bibliothèque — "*Lire, c'est cueillir.*" Les élèves trouveront beaucoup à cueillir dans les nouveaux volumes dont la bibliothèque s'est accrue. Lecteurs, mes amis, n'oubliez point la fin que vous devez vous proposer "lire beaucoup un petit nombre d'excellents volumes." (de Bonald.)

Musique — A en juger par le son fréquent, continu, universel qu'amplifient encore les échos de nos murs et de nos longs corridors, (dont la sonorité est

presque indiscrette,) les musiciens ne nous manqueront point cette année. Bien ! Mais c'est du nombre que je parle. Donc, charmants violonistes, bruyants cornétistes, harmonieux organistes, mélodieux solistes et vous aussi, nombreux pianistes, veuillez tenir compte non seulement de la quantité, mais aussi et surtout de la qualité du son. Tout est là, vous répèteront sans cesse M. votre professeur et ceux qui vous écoutent *velint nolint*. Veuillez croire aussi que ce n'est pas un doux métier que de recruter, au commencement de chaque année scolaire, et grand chœur et fanfare et orchestre. Vous y mettez donc de la bonne volonté et ce que vous avez de talent. Il est vrai que le talent ne s'acquiert pas, mais il s'exerce. Chantez donc, chantez encore, chantez tous. Les artistes, qui nous les donnera ? Hélas ! la musique est sœur de la poésie, et comme elle, fille du ciel ; mais, ne l'oublions pas, si les élus sont rares, ici, comme ailleurs, les appelés, c'est tout le monde.

Echos des salles — Fervet opus ! Le thermomètre des jeux est monté presque à 100° dès les premiers jours de septembre et durant tout ce mois. Le trou madame, le palet, le cerceau, les quilles, le jeu de paume, etc., tout fermente, pétille, éclate. Cependant, dans les cours, le jeu national du *yankee*, le demi-dieu des américains, le *base-ball* puisqu'il faut l'appeler par son nom, obtient toutes les faveurs. A la bonne heure ! pourvu qu'il n'y ait pas de spectateurs oisifs et que tout le monde joue ! Chez les *petits*, la course volante, la barre, les échelles font toujours fureur. Fort bien ! Mais, jeunesse ardente et sautillante, je tremble toujours de vous voir perchée si haut. Allons ! prudence, prudence toujours : ces machines, vous le savez, ne laissent pas de vous jouer parfois de très mauvais tours.

5 octobre — Monseigneur Grouard, évêque missionnaire au Nord-Ouest, nous fait l'honneur de

nous visiter. Sa Grandeur arrive à Ste-Thérèse par le train de 5½ hrs. p.m. en compagnie de M. l'abbé J. Donnelly, curé de St Anthony. Montréal. Dans la soirée, Monseigneur voit les élèves et les entretient de ses missions. Le lendemain, Sa Grandeur a dit la messe à 6 hrs. et est repartie aussitôt pour Montréal par le train de 7¼ hrs.

13 octobre. — Double fête de Monseigneur l'Archevêque et de M. le préfet des études. Double joie et double reconnaissance.

15 octobre — Fête de sainte Thérèse. "*Souvenez-vous que vous n'avez qu'une âme; que vous ne devez mourir qu'une fois; que vous n'avez qu'une vie qui est courte; qu'il n'y a qu'une gloire, qui est éternelle; et vous vous détacherez ainsi de bien des choses.* (Ste Thérèse, Œuvres, Bouix, tome 2^e.)

Requiescat in pace — Oui. qu'il repose en paix, ce confrère regretté, Michel Filiatrault! Sa vie fut courte, ses jours furent mauvais. Il était né pour l'épreuve. Dieu qui l'aimait, lui avait donné un cœur, un caractère et une foi que les amertumes ne brisent point. Pauvre et presque sans protection, il avait déjà renversé à force d'énergie mille obstacles; ses vœux allaient s'accomplir. Il était médecin. Son établissement à Montréal, sur la rue Ste-Catherine lui semblait beau et sa clientèle se faisait considérable. "Les temps durs sont passés, me disait-il un jour, maintenant, j'aurai le bonheur." Hélas! non: une fois encore, et c'était la dernière, la tribulation l'attendait. Il vient de succomber, le 17 courant, à une maladie dont le germe mortel se forma en lui au temps de ses durs travaux. Il était jeune encore, il entraît, je crois, dans sa trente-troisième année. Mais comme il fut grand sous la main de Dieu! Chrétien, il avait compris la vie. Plus, ici-bas, on aura souffert, plus là-haut le bonheur sera supérieur et profond. Oh! oui, qu'il repose en paix, puisqu'il s'est endormi calme et satisfait dans le baiser du Seigneur.

SILVIUS.

Entre deux trains — Mardi soir, le 27, à l'occasion des funérailles de M. l'abbé Jos. Prévost, à St-Jérôme, Mgr l'Archevêque arrêta à Ste-Thérèse. Dans l'attente du train de Montréal, Sa Grandeur a bien voulu profiter des quelques minutes qui lui restaient pour venir nous saluer et nous bénir. Il était accompagné de M. le chanoine Bruchési, des Révérends Pères Fournier, O. M. I., Ruhlman, Lalande, S. J. et de quelques prêtres séculiers. La même occasion nous donna le plaisir d'avoir comme commençaux d'un soir une quinzaine d'élèves de philosophie du collège Ste-Marie, Montréal.

Nos arbres — La nature est pleine de contrastes. A côté de cette joie bruyante de nos cours — expansion éclatante de la vie, — l'image de la mort, visible dans ce gazon qui pâlit, dans ce feuillage qui s'éteint en jetant un dernier éclat, visible surtout dans ces arbres montrant leurs grands bras décharnés, dépouillés, sinistres comme des squelettes. Combien le poète l'a senti vivement ce "présage de mort" dans la "dépouille de nos bois" et que de sublimes leçons les saints ont vues dans ce livre de la nature ! Oh ! si nous avions la science des saints ! Fassent nos œuvres que nous ne ressemblions pas à ces arbres d'automne dont il est parlé dans l'Écriture : *arbores autumnales, infructuosæ, bis mortuæ !...*

NOTES DE CONDUITE POUR LE MOIS D'OCTOBRE.

PARFAITEMENT BIEN

H. Deschambault, A. Pilon, C. Racine, O. Lorrain, C. Chaumont, S. Guillet, V. Joannet, C. Lacasse, A. Francœur, W. Cousineau, A. Labelle, A. Langlois, A. Graton, T. Martin, G. Thérien, R. Bertrand, O. Boyer, L. Desroches, Z. Dupras, A. Emery, L. Groulx, R. Lauzon, C. Lauzon, E. Coursol, O. Dion, A. Leclair, J. M. Leclair, G. Rochon, Roger, A. Landry.

TRÈS BIEN

P. Cousineau, S. Lonergan, A. Robillard, P. Thérien, J. Waddel, J. Lalumière, A. Laplante, H. Latour, C. Chaumont, G. Faulkner, B. Gaudet, H. Longpré, J. Lorrain, A. Ouimet, A. Savignac, Z. Barrette, A. Chaurest, A. Clairoux, J. Drouin, N. Fauteux, A. Graton, A. Lalande, L. Lapointe, E. Dubois, J. St Jacques, W. Ste Marie, C. Thérien, J. Bilodeau, C. Breton, D. Chaumont, U. Demers, E. Deslauriers, J. Filiatrault, J. Filion, A. Landry, P. E. Rochon, O. Vézina, C. Godin, A. Bastien, J. Dion, O. Graton, W. Kennedy, A. Riopel, M. Rochon, J. Gauthier, C. Hayes, H. Lonergan.

PRESQUE TRÈS BIEN

A. Desjardins, L. Labelle, H. Ledoux. E. Lefebvre, Z. Perreault, J. Forget, J. Geoffrion, U. Goddu, E. Lauzon, J. Verschelden, T. Aubry, J. Dion, A. Langlois, E. Lapointe, P. Roy, A. Brosseau, J. de Lamothe, U. Labelle, A. Lambert, L. Spénard, J-B. Brisson, G. Carrières, J. M. Filiatrault, E. Gauthier, E. Lauzon, T. Morin, J. Pagé, T. Sanche, T. Lamoissette, R. Cade, N. Charbonneau, A. Hébert, E. Brosseau, A. Demers, T. Dionne, J. Isabelle, J. Lawlor, T. Legault, J. Boyer, G. Gascon, J. Gauthier, C. Lalumière, E. Longpré, J. M. Racine, J. Lavigueur, C. Desjardins, G. Germain, Z. Graton, D. Lalande, J. Lonergan, H. Leguerrier, E. Carrières.

PREMIERS DE SEMAINE

PHILOSOPHIE

Ontologie—1^{ers} J. Waddel, A. Robillard, P. Cousineau, A. David.

Mathématiques — 1^{er} J. Waddel ; 2^e M. Bernard ; 3^e H. Ledoux ; 4^e Z. Nepveu.

Chimie — 1^{er} J. Waddel ; 2^{es} A. Robillard, V. Gaudet et E. Lefebvre ; 3^e J. Leclair.

RHÉTORIQUE

Composition française. — 1^{er} J. Geoffrion ; 2^e A. Racine ; 3^e J. Verschelden ; 4^e H. Latour.

Récitation des modèles — 1^{er} J. Verschelden ; 2^e A. Nantel ; 3^e A. Laplante ; 4^e R. Cadieux.

Version grecque — 1^{er} A. Racine ; 2^e A. Nantel ; 3^e H. Latour ; 4^e A. Lacroix.

Histoire du Canada — 1^{er} J. Geoffrion ; 2^e A. Nantel ; 3^e J. St-Amour ; 4^e J. Verschelden.

SECONDE

Composition française. — 1^{er} J. Mignault ; 2^e G. Faulkner ; 3^e C. Chaumont ; 4^e E. Chs. Marchand.

Récitation des préceptes — 1^{er} J. Mignault ; 2^e O. Lorrain ; 3^e L. Graton ; 4^e B. Gaudet.

Version latine. — 1^{er} J. Mignault ; 2^e J. B. Aubry ; 3^e H. Longpré ; 4^e C. Chaumont.

Histoire moderne — 1^{er} J. Mignault ; 2^e J. B. Aubry, 3^e E. Chs. Marchand ; 4^e A. Savignac.

TROISIÈME

Thème latin. — 1^{ers} J. Barsalou, C. Chaumont, J. de Lamothe, J. Drouin, V. Joannet et Taillefer ; 2^{es} A. Lalande et A. Papineau.

Version grecque. — 1^{er} J. Drouin ; 2^e J. Barsalou ; 3^e J. de Lamothe ; 4^e A. Taillefer.

Histoire ecclésiastique — 1^{er} A. Papineau ; 2^e A. Papineau ; 3^e S. Dulude ; 4^e J. Barsalou et J. Drouin.

Devoir anglais. — 1^{er} J. Drouin ; 2^e J. Barsalou ; 3^e A. Papineau ; 4^e C. Lacasse.

QUATRIÈME

Thème latin.—1^{er} J. St Jacques ; 2^e G. Carrières ;
3^e W. Ste Marie ; 4^e J. M. Filiatrault.

Grammaire grecque—1^{er} A. Filiatrault ; 2^e J. St.
Jacques ; 3^e M. Brunet ; J. Pagé.

Thème français—1^{er} J. St Jacques ; 2^e J. M. Filia-
trault ; 3^e A. Gauthier ; 4^e E. Lauzon.

Devoir anglais—1^{er} W. Ste Marie ; 2^e J. M. Filia-
trault ; 3^{es} J. St-Jacques et Z. Thérien ; 4^e A. Gau-
thier et C. Lafortune.

CINQUIÈME (1ère division.)

Thème latin.—1^{ers} J. Bilodeau et A. Labelle ; 2^e
A. Langlois ; 3^e J. Filiatrault ; 4^e Z. Pctvin.

Thème français.—1^{ers} J. Bilodeau et A. Labelle ;
2^e A. Langlois ; 3^e J. Potvin ; 4^e E. A. Boileau.

Géographie.—1^{er} J. Bilodeau ; 2^e A. Labelle ; 3^{es}
C. Breton, A. Langlois et R. Cade.

Devoir anglais—1^{er} J. Filion, 2^e R. Cade ; 3^e E.
Bélisle ; 4^e J. Bilodeau.

(2ème division.)

Thème latin—1^{er} G. Thérien ; 2^e P. E. Rochon ; 3^e
A. Demers ; 4^e T. Martin.

Analyse logique—1^{er} P. E. Rochon ; 2^{es} T. Martin,
A. Graton, G. Thérien ; 3^e D. Filiatrault.

Géographie.—1^{er} A. Graton ; 2^e T. Martin ; 3^e G.
Thérien, 4^e P. E. Rochon.

Devoir anglais—1^{er} A. Landry ; 2^e T. Martin ; 3^e
G. Thérien ; 4^e P. E. Rochon.

SIXIÈME (1ère division.)

Thème latin.—1^{er} A. Delorme ; 2^e C. Lalumière ; 3^e
J. Landry ; 4^e R. Lauzon.

Géographie—1^{er} A. Delorme ; 2^e O. Vézina ; 3^e A.
Emery, 4^e O. Boyer.

Arithmétique — 1^{er} F. Laurendeau ; 2^e O. Vézina ;
3^e R. Lauzon ; 4^e J. Gauthier.

(2^eme division)

Thème latin. — 1^{er} G. Germain ; 2^e E. Bernier ; 3^e
D. Lalonde ; 4^e G. Rochon.

Thème français — 1^{er} E. Martineau ; 2^e G. Rochon ;
3^e D. Lalonde ; 4^e J. M. Leclair.

Arithmétique — 1^{er} E. Martineau ; 2^e D. Lalonde ;
3^e G. Germain ; 4^e J. Lonergan.

Un mot de Mentor

Mes jeunes amis de Ste-Thérèse,

Je n'ai de place cette fois dans les *Annales* que pour y glisser un mot, un seul mot.

Voici deux mois écoulés depuis la rentrée, deux mois de votre année scolaire qui n'en compte que dix... Qu'avez-vous fait de ces deux mois ? Les avez-vous donnés à l'ennui, mauvais conseiller, compagnon perfide ? Les avez-vous livrés à la paresse qui fait dormir sur les livres ?... à la dissipation qui, comme les oiseaux de la parabole, vient enlever toute bonne semence déposée dans l'âme ?

Mauvaise besogne que celle-là si vous l'avez faite. Mais vous ne l'avez pas faite, vous connaissez trop le prix du temps. Vous l'estimez, ce temps à sa juste valeur, et vous avez tâché, je suppose, d'en exprimer tout le jus de grâces, toute la moëlle de science et de vertu que Dieu y a placés pour vous. A la bonne heure ! Devenez chaque jour meilleurs, plus instruits, plus sages, plus pieux, et faites de cette année scolaire la meilleure, la plus féconde et aussi la plus heureuse de votre jeunesse.

MENTOR

Les *Annales Térésienues* paraissent chaque mois de l'année scolaire par livraisons de 24 ou 32 pages.

Le prix de l'abonnement est d'UN DOLLAR, payable d'avance.

Toute remise d'argent doit être faite à M. le Gérant des *Annales*, Séminaire de Sainte-Thérèse.
